

travail quotidien pour autrui et viendrait à s'acquérir une ferme ou une terre pour lui même. Nous proposons que cet engagé se nourrirait lui même et sa famille, en ayant des gages fixes à tant par mois ou par année pour chaque personne ainsi travaillant, outre les privilèges déjà mentionnés. Quelques bons engagés établis de cette manière et qui pourraient contrôler les membres de leurs familles seraient plus utiles à l'agriculteur que le double du nombre de ceux qui n'auraient pas de logis arrêté, et avec plus de satisfaction pour le maître et avec plus d'avantage pour le serviteur et pour sa famille, surtout pour éviter qu'une partie de la famille pensionnât ailleurs, l'autre étant obligée d'avoir un pot au feu séparé. Un homme marié qui s'engage, en laissant sa femme et ses enfans à loyer, peut-être au lointain, ne peut pas beaucoup se plaire dans sa situation ou s'intéresser pour ceux qui l'engagent. Delà l'inconvénient extrême ressenti par le cultivateur quand ses hommes ne demeurent point assez longtems chez lui. A peine commencent-ils à comprendre ses affaires qu'ils abandonnent son service pour quérir d'autres situations et l'habitant est obligé d'instruire de nouveaux serviteurs qui le laisseront de la même manière. Nous avons la certitude qu'avec plus d'attention sur ce point, on se procurerait des journaliers bien plus effectifs pour le sol, et que ces journaliers seraient plus à l'aise et plus avantagés de toute manière.

En passant à travers ce pays dans toutes les directions, nous voyons que l'amélioration principale dont on ait le plus grand besoin dans notre agriculture est un dessèchement plus perfectionné de notre sol, par des labours d'été bien exécutés. Ceci produirait un grand changement pour le mieux et disposerait notre terroir fort à la réception de toute sorte de culture, ce qui ne peut avoir lieu actuellement. Ces terres, à quelques exceptions près, n'ont jamais été rompues par la charrue; on les a labouré en un sens et jamais transversalement. Il est néanmoins inutile de faire des labours d'été sans les fossoyemens nécessaires parceque les labours d'un terrain humide le rendent plus dur qu'auparavant, quand il se raffermi, et la pulvérisation du sol dépend de son assèchement, sans quoi l'engrais est parfaitement inutile. On peut croire peut-être que le sol deviendrait trop sec en ce pays, mais c'est là une grande erreur, car si l'humidité naturelle du sol est plus grande qu'elle ne doit l'être, elle évaporerait quand la récolte en aura le plus de besoin, laissant la terre au-si dure que de la brique et incapable d'alimenter une moisson croissante là où les racines du grain ne peuvent s'étendre et là où ni la rosée, ni l'arrosage des pluies ne sauraient pénétrer jusqu'à ses racines. Delà ces récoltes si

faibles qu'on voit si souvent dans ce pays. Nous ne proposons pas que les terres soient égouttées d'une manière aussi parfaite qu'en Angleterre. Nulle nécessité quand à cela, et il s'agit seulement de tranchées ouvertes placées à propos là où on en a le plus de besoin. Le bord de ces décharges devrait être dans tous les cas en déclivité, de façon que les terres fussent en niveau avec elles. Il serait même bon que tous les fossés, excepté ceux de ligne, seraient inclinés de manière à prêter au labour; de cette manière l'eau transpirerait plus aisément à travers; n'y ayant point d'éboulis, la conservation serait plus durable et la surface serait économisée en même temps que le tems du labour. La récolte où l'herbe y pourrait croître à part de dix-huit pouces au fond qui seraient nettoyés à la pelle après chaque labour et hersage. Telles améliorations seraient de la plus haute utilité.

Quand à égouter le sol, nous ne pouvons mieux conclure que par ces mots du professeur Johnson:—

“ Quand un vase découvert rempli d'eau est placé sur le feu, il acquiert de la chaleur jusqu'au degré de température de 212° Fah. Alors il bouille mais cesse d'acquérir de l'ardeur, et la vapeur s'échappant, l'eau diminue en volume; mais l'eau n'en continue pas moins de recevoir de la chaleur des matières enflammées comme avant que l'eau fut de même bouillante. Ainsi, puisque l'eau ne peut plus accumuler d'ardeur, il s'en suit que la chaleur reçue du feu est emportée par la vapeur; c'est là une vérité connue. L'eau devenue vapeur, fait que la vapeur ascendante emporte la chaleur avec elle. On ne s'aperçoit guère de cette perte tant que la vapeur plane au-dessus du feu, mais que l'eau s'évapore en plein air d'une pierre, d'une feuille ou d'un champ, et elle est susceptible de prendre le calorique avec ces objets; la surface devient plus froide et cela en proportion de la plus grande quantité de vapeur qui se forme. A présent, qu'on suppose deux champs être humides ou saturés d'eau à des degrés différens, celui le plus humide donnera le plus de vapeur et sera par conséquent le plus froid. Le printemps arrive, les rayons du soleil échaufferont la surface du plus sec, tandis que l'eau sur la surface du plus humide en absorbera la chaleur et les renverra en vapeurs aqueuses; ensuite en été, quand le sol au milieu du jour acquiert une chaleur de 100° F. de température ou même plus, l'autre n'en atteindra pas 80° ou 90° et en saison pluvieuse il ne s'y rendra même pas. D'où vient donc la cause de la froidure et de l'incertitude quant à la quantité de produit du sol en cette instance? C'est une quantité excessive de liquide. L'application